

René Chesnais



# **La Guerre et la Résistance dans le sud de l'Ille-et-Vilaine**

**Témoignages**

Le débarquement venant de se produire le 6 juin 1944, plusieurs groupes de résistants de la région reçoivent l'ordre de saboter la voie ferrée qui enjambe la Vilaine au pont de Droulin, en aval de Langon, pas loin du bourg.

Marcel Philippe raconte :

« À Droulin, on était une trentaine avec Jean Le Gal. On avait caché des munitions. J'avais la réserve – pas seul – avec un cheminot : Jean Simon, chef de canton. Il avait ça sous une barrique dans la cave. Et Jean Le Gal est venu me voir la veille. Et il m'a dit : " On va faire sauter la voie ferrée. " On recherchait les endroits inaccessibles, pour qu'on ne puisse pas réparer facilement. On est allés voir ça et il m'a dit : " On se donne rendez-vous à telle heure ", le lendemain, c'était le 9 juin. Il est revenu avec un gars que je connaissais un petit peu et il m'a dit : " Il y a contre ordre, il faut garder les explosifs pour autre chose. " Il a décidé de faire déboulonner les rails. Et la combine était très bonne. Et c'est le chef de canton qui nous avait conseillé ça... il rouspétait avec nous quand on faisait sauter un rail par le milieu par exemple, parce que, comme il était dans le coup, il disait : " Ces rails-là, on va en avoir besoin quand les Allemands vont être partis. " Alors, un rail coupé par le milieu, c'était embêtant. Alors on a déboulonné un rail sur chaque voie, dans le milieu du pont, de manière que si un train arrivait, d'un côté, il obstruait sa voie et la voie de l'autre côté, dans un sens comme dans l'autre. C'est... Je me rappelle, il y avait des rails sur un sens vers Redon. Il y avait des rails de 18 mètres, il n'y a pas eu de problème. Mais de l'autre côté, c'étaient des rails de 22 mètres. Alors là, il a fallu faire appel au groupe de protection pour nous donner la main, car on avait du mal. Et on a eu la malchance que le rail a eu un bout qui a tapé sur le parapet, ça l'a fait basculer. Il y a eu un bout qui s'est planté dans la Vilaine et l'autre est tombé sur le chemin du halage. C'était visible. On a réussi à le tirer et le repousser dans l'eau.

Le lendemain, une locomotive, une Pacific, une 231 D 600 et quelque, qui est venue en marche arrière et qui est venue se coucher là, se coucher sur le côté.

Et puis, dès le lendemain, nous sommes allés nous battre à Saint-Marcel. C'était le 10 juin 1944 que nous sommes partis. De la région, on devait être sept ou huit. C'est mademoiselle Moquet qui nous a mis en

contact avec les parachutistes (de la France Libre) qui étaient tombés dans la région et il y avait déjà eu pas mal de coups-de-mains dans la région – le pont de Droulin – où on avait déboulonné les rails le 9 juin 1944 – le vendredi – et on est partis presque aussitôt après, à pied. On se planquait dans la journée. La première nuit, on est allés jusqu'à Quelneuc. On s'est planqués dans un bois. On a retrouvé d'autres parachutistes. J'étais avec de Camaret, Varnier et Tisner. On avait un petit caporal, aussi Bernard. On nous a donné de faux noms avec des matricules. Moi j'avais le numéro matricule 1542 et, la deuxième journée on a dû la passer après la Chapelle Gasseline et là on est tombés sur une colonne d'Allemands qu'il a fallu se planquer et on est arrivés le surlendemain matin à Saint-Marcel. Et on a fait la connaissance de Marienne. On était une trentaine, on s'est regroupés tout le long de la route avec d'autres. On a dû arriver le mardi et le combat n'a eu lieu que le dimanche matin. Quatre jours où on a fait la connaissance du maquis, les parachutages d'armes la nuit, ranger les munitions, les armes, tout ça, dégager tout ça pour que rien ne soit visible d'en haut pendant la journée.

Je me suis trouvé, avec Pierre Pinault, auprès du château de Sainte-Genève. La nuit on allait faire la toilette dans la mare dans une prairie qui était en dessous du château à l'époque.

Quand la bagarre a commencé, il y a eu un parachutiste qui nous a fait prendre position dans l'allée du château. On est restés là pendant toute la bagarre et on a eu trois attaques... au départ avec de l'infanterie, on a pratiquement vue que de l'infanterie. C'est là, un parachutiste blessé, qui a eu une rafale dans le ventre. Je l'ai aidé à aller jusqu'au château où il y avait un poste de secours. Et il nous a dit : " Méfiez-vous, les Allemands sont dans les arbres. " Il y avait un champ d'avoine jusqu'à côté.

On s'est replié par deux ou trois fois jusqu'aux bâtiments qui étaient auprès de Sainte-Genève, auprès du château. Et là on est allé porter un pli à la ferme de la Nouette. Là j'ai contourné le combat... il y a eu deux répit.

La plus grosse attaque je crois c'était en début d'après-midi. Je ne sais plus exactement les heures. Et là, la pluie s'est mise un peu à tomber. On a aperçu... des incendies. Quand je suis revenu de la liaison, j'ai vu le dépôt de munitions qui était dans un petit chemin creux qui a dû sauter. Il y a eu une explosion, de la fumée...

J'ai repris position avec Pierre Pinault et avec les parachutistes qui étaient là. On a été encerclés, on a été une bonne heure encerclés dans l'allée du château. Ils tiraient de tous les bords. Je me rappelle dans l'après-midi, il y a eu l'aviation anglaise qui est venue nous soutenir un

peu. Je me rappelle très bien, je me rappelle même de la petite gosse qui a été tuée... on se trouvait à passer là... une petite gosse qui gardait un troupeau de vaches... on a su ça par la suite. On nous a donné l'ordre de décrocher, d'évacuer le coin dans la nuit.

Ce n'est pas moi qu'ai reçu l'ordre, c'est Xavier Moquet. Il nous a dit qu'on allait reprendre le chemin de la maison. On s'est retrouvés dans une ferme, à trois ou quatre, Armand Jollivet, c'est moi qui étais allé lui dire de repartir. Et on s'est trouvés... on a été reçus... c'était formidable. Le patron de la ferme était prisonnier. C'était pas très loin, on voyait encore les incendies. Là on nous a donné à manger. On a bien mangé. On n'avait pas mangé ce jour-là, presque pas la veille. En quittant le maquis, on est passé il y avait un moulin à eau, une petite passerelle. Ce sont des gosses de 13-14 ans qui nous ont montré le passage. Ils ont été vraiment formidables. On n'était pas loin de la route. Et les Allemands passaient sans arrêt. Et pour traverser la route, ce sont les gosses qui nous ont aidés... les gosses qui faisaient aussi les agents de liaison en plein maquis.

On s'est retrouvé un petit groupe. Boursier n'était pas venu à Saint-Marcel, il était resté avec les groupes de sabotage. C'est surtout Moquet qui était le chef... et Jollivet.

On est arrivés à Langon trois jours après la bataille de Saint-Marcel. On est revenus le mercredi 21... les Allemands patrouillaient partout. Surtout dans la région ici. On est revenus avec une partie de nos armes. Et Armand Jollivet avait dit : " tu sais, si on est pris, tu sais ce qui nous attend. Voilà ce que je propose. " On nous avait donné des grenades, en plus de nos armes. Et il nous avait dit : " Avec les grenades, si on est pris, on va être fusillés. " Ce qu'on craignait surtout, c'était les tortures. " Si on est pris, je propose qu'on dégoupille les grenades. Je sauterai, mais je ferai sauter quelques Allemands avec moi. " Il l'avait dit à Moquet et à moi. Jollivet, je ne pense pas qu'il a été fusillé par les Allemands au Grand-Fougeray. Je le connaissais trop bien. Il s'est bagarré pendant un bout de temps... d'après des témoins, il était déchiqueté. Il était de Langon, Jollivet, c'était un copain d'école, de football.

J'ai repris contact avec Jean Le Gal. Et il a dit : " Il faut bien surveiller la voie... " Jean Le Gal était un peu partout... C'était toujours par l'intermédiaire de mademoiselle Moquet. Tout le monde se regroupait là. Cette sapristi de locomotive était toujours là. Les Allemands avaient fait venir deux grues : une de Nantes, une de Rennes. Tous les jours, deux ou trois fois par jour, il y avait des avions qui venaient bombarder soit Corbinières, soit Droulin. La locomotive a été mitraillée je ne sais

combien de fois et... on s'est aperçu que dès qu'il y avait une alerte, les Allemands essayaient d'aller jusqu'au tunnel de Corbinières, pour se mettre à l'abri. On a vu le truc et on s'est dit : " Eh bien, il faut les laisser aller. " Et on a réussi, avec des parachutistes qui étaient à Port-de-Roche, on a fait sauter la voie au pont de la Piais et là, ils se sont trouvés coincés dans le tunnel. Je ne pense pas qu'il y en a eu de tués. À Langon, ils étaient mauvais. Comme ils disaient " à Langon, 50 % terroristes ". »

Il y avait toujours eu des Allemands à Langon. Il y avait un poste à la gare pour surveiller le viaduc de Droulin et un autre à Corbinières pour surveiller le tunnel de chemin de fer.

« Au pont de la Piais, c'était le 21 juillet. C'était un double avantage pour nous, car en sabotant la voie ferrée, on a fait écrouler la voûte du pont qui a obstrué en même temps la route. Et les Allemands, je ne sais qui leur a conseillé de prendre le chemin de halage. Ils se sont embarqués sur le chemin de halage, et arrivés à Corbinières, il y avaient deux ou trois torpilles qui étaient tombées sur le halage, et alors là, coincés, ils étaient fous de rage, impossible de faire marche arrière... il était temps que cela se termine... »



## LE DRAME DE LANGON TÉMOIGNAGE DE MARCEL PHILIPPE

« On était toujours à Langon, au moment de l'arrivée des Américains. J'ai vu Jean Le Gal la veille de l'arrivée des Américains, le 2 août – il a été tué le lendemain à Pipriac. Je le vois encore avec une boîte de camembert attachée à un raphia qu'il tenait à la main. Il était avec Xavier Moquet et il m'a dit : " Maintenant ça y est, attendez-vous à des ordres. Les Américains avancent. Alors maintenant les rôles sont renversés. Ce n'est plus à nous de faire sauter les ponts, il faudra les garder. " Et c'est là qu'on a commencé... le soir même. Les Américains arrivaient de Guipry, à la fin de la journée. On avait déjà cueilli pas mal de prisonniers, vingt-huit je crois. On les a remis aux Américains. Et ils ont monté un petit camp de prisonniers provisoire à Sainte-Anne, de l'autre côté de la Vilaine, je crois que c'était au village du Verger. Les Américains n'ont pas stationné. Ils n'ont fait que passer. Et nous, on gardait toujours le pont...

Le Gal, lui, n'a même pas vu les Américains. Il a été tué le 3 août à Pipriac. Jolivet a été tué le 6 au soir. Armand Jolivet, je l'ai revu le samedi à l'enterrement de Jean Le Gal et là il m'a dit : " tu sais, il faut qu'on protège les ponts. " On n'avait plus de parachutistes avec nous. On en avait vu repasser quelques-uns avec une Jeep juste avant l'arrivée des Américains. Ils étaient éparpillés, ils n'avaient plus le contact avec Bourgoin. On a commencé le jeudi. La première nuit, les Américains passaient toute la nuit. Ils nous ont conseillé de continuer la garde. Et puis, il y a le pont de Beslé qui a dû sauter le vendredi matin. On a pris peu après trois Allemands avec des explosifs et on a supposé que c'étaient ceux-là qui avaient fait sauter le pont de Beslé. C'était la nuit du vendredi au samedi. On a remis ces prisonniers aux Américains qui passaient toujours, sans arrêt, et toujours dans le même sens.

Dans la nuit du 5 au 6, les dernières voitures américaines qu'on a vues, c'étaient deux Jeep, c'était la M.P. (Military Police) et ils nous ont bien dit : " Méfiez-vous, il y a une colonne américaine qui suit mais qui est accrochée avec des Allemands. Faites bien attention, ressortez bien vos brassards et méfiez-vous, parce qu'ils s'accrochent. " On entendait bien cette fusillade depuis un bout de temps. On a supposé que c'étaient les Américains qui étaient les premiers. C'est là, quand on a vu cette colonne là qui arrivait, c'était la quatrième nuit, on était vidés, on a dit : " On va quand même s'arranger pour faire un tour de garde ", et j'étais avec un copain, Jules Lefreche. On a quitté le pont, il faisait à peine jour,

je lui ai fait remarquer que le premier char, il y avait des drapeaux français dessus et je lui ai dit : " J'ai vu une croix de fer sur un char, ça devait être le deuxième je crois. " J'en ai fait la remarque à Jules Lefreche. Et il m'a dit : " C'est une prise de guerre, il y a un char américain devant "... Et c'est là qu'ils se sont arrêtés sur le pont. Ils ont commencé à nous tirer dessus. C'est là qu'on s'est rendu compte.

Nous, on était les derniers. Les copains, il y en a qui ont été pris bien avant nous. On était les derniers. On pensait que c'était juste un petit groupe d'Allemands. Alors, quand ils nous ont tiré dessus, nous avons répondu bien sûr. Il y a eu des morts des deux côtés, de leur côté surtout, nous, on a tiré tant qu'on a eu des munitions. Et les dernières balles que j'avais, je les ai données à Jules Lefreche. On a dit : " Il va falloir aller en chercher. " On avait un petit dépôt... c'est là que je suis parti en courant sous les balles. J'ai traversé le pont sans faire de bruit et là, je suis tombé nez à nez avec les Allemands qui venaient de toutes parts et je suis tombé derrière avec un S.S. – je le verrai toute ma vie – et je n'ai pas compris... j'ai supposé qu'il voulait me faire prisonnier, il voulait me prendre vivant. Je connaissais très bien les greniers puisqu'on avait passé la nuit et la journée du 6 août – c'était une planque – je connaissais très bien les greniers puisque c'est deux greniers côte à côte et c'est ça qui m'a sauvé la vie.

Je suis monté dans le grenier, j'ai balancé l'échelle d'un coup de pied et j'ai refermé la trappe. Je me suis élancé pour monter sur le foin, le premier coup, ça n'a pas réussi, le deuxième coup, j'ai agrippé tout un paquet de foin et je suis retombé à la renverse avec tout un paquet de foin sur le ventre. Ça venait à peine de se produire, j'ai entendu la trappe qui s'ouvrait et j'ai senti qu'on me passait sur le ventre en marchant et là, ce qui m'a sauvé la vie je pense, il y avait un Alsacien, monsieur Siegfried, qui parlait très bien l'Allemand et j'ai entendu : " Terroristes ! terroristes ! " L'Allemand a dit : " *Ya, ya*, – Partis par la trappe " (ce monsieur Siegfried, on m'a dit qu'il était venu pour des travaux sur la voie ferrée. Il était resté dans le coin. Il s'était marié dans le coin). Et comme les deux greniers correspondaient ensemble, il y avaient deux trappes, deux échelles, c'est lui, monsieur Siegfried qui leur a dit : " Ils sont partis par derrière. " Il y avait environ une heure que j'étais dans le grenier... J'étouffais dans le foin, je suis revenu à la surface et là je suis tombé en face de Marcel Verdier qui était un de mes copains. Il avait passé la nuit à la garde du pont. Il m'a dit : " Je ne suis pas tout seul... il y a François Prioul qui est là aussi ", et y avait un gars de Sainte-Anne, Maurice Roux et le quatrième, c'était un gars qui était commis de ferme chez Jo-

seph. Dandé à Quenairon et qui allait à la messe du matin. Les Allemands l'avaient pris. Il était ensanglanté... ils l'avaient passé à tabac. Et je l'ai aperçu qui grattait le fumier avec les mains pour se mettre entre les bœufs. Il y avait une échelle. Je suis descendu le chercher. Il est monté tant bien que mal et c'est comme ça qu'on s'est retrouvés à cinq dans le grenier...

Les Allemands étaient là encore... On ignorait ce qui se passait... après la fusillade, on ignorait qui avait été fusillé. Et on est partis, les Allemands étaient encore là. On est descendus à deux : François Prioul et moi. On est descendus sur le bord de la route, il y avait une petite haie. Et on s'est aperçu qu'il y avait deux gars qui allaient dans un sens et deux dans l'autre... il y avait quatre sentinelles. Et ils se croisaient pratiquement en face de la grange où on était. On s'est aperçu qu'il y avait un moment de libre. Alors on est retournés chercher les trois copains dans le grenier. On est redescendus par la petite trappe. Et on est passés entre deux patrouilles... Ils nous ont entendus. Parce que là, ils nous ont tiré dessus. Mais on est partis à Quenairon. Le lendemain, on a su qu'on étaient passés auprès d'un groupe d'Allemands... y en avait vingt-cinq... On nous a dit : " Ils étaient là. " Mais on est passés. Personne ne nous a rien dit... Il était peut-être 3 ou 4 heures du matin à ce moment-là.

J'ai quitté François Prioul et Marcel Verdier et j'ai été dans une planque dans un grenier à foin que je connaissais très bien et c'est là qu'il y a eu une dame, qui vit encore, madame Gaudichon, qui a dit dans la cour : " Ça y est, il y a eu des fusillés à Port-de-Roche. C'est pas croyable et il y a Marcel de Hanlée qui est fusillé. C'est malheureux, sa pauvre mère, elle a déjà deux gars prisonnier... "

Tout d'un coup, j'ai ouvert la trappe du grenier à foin, quand elle m'a vu, je lui ai dit : " Non, je ne suis pas encore mort... " »



### LES FUSILLÉS DE PORT-DE-ROCHE LE 6 AOÛT 1944

Jules Lefreche, né le 16 décembre 1917 à Nantes, travaillait à Nantes, mais sa femme née Simone Gloux, était de Langon.

Gabriel Nevou, né le 29 juillet 1922 à Bouvray-Catillon. Il était fils d'un employé de chemin de fer. Il était réfugié là avec sa mère.



Auguste Guérin, né le 9 octobre 1914 à Langon, était agriculteur au village de La Lande en Langon.

Jean-Baptiste Lebreton, né le 2 octobre 1925. Il était aussi agriculteur à Langon au village de La Lande.

Célestin Poulain, né le 24 avril 1918 à Saint-Ganton. Sous-officier d'active, avait fait la campagne 39-40 avec un régiment de Nord-Africains. Démobilisé en 1942, il avait alors travaillé dans la police municipale de Rennes, puis dans l'assurance avec monsieur Moquet de Port-de-Roche, chez qui il logeait dans une petite tourelle. Il ne faisait pas partie du groupe de résistants gardant le pont. Mais les Allemands ayant trouvé son uniforme dans sa chambre, l'avaient fusillé.

Son frère, Auguste Poulain, était alors employé chez monsieur Couanault, meunier à Langon.

Jean le Père, né le 26 juillet 1929 à La Roche-sur-Yon en Vendée, ne faisait pas partie du groupe de résistants. Entendant la fusillade, il est allé voir ce qui se passait. C'était un commis de ferme. Il était métis.

Autres noms figurant sur la stèle de Port-de-Roche :

Armand Jolivet, né le 7 juillet 1923 à Langon, a fait partie dès le début de l'occupation du groupe de résistants de mademoiselle Moquet, a participé aux combats de Saint-Marcel, tué le 7 août 1944 au Grand-Fougeray. Il était le fils d'un facteur de Langon.

Pierre Porcher, né le 20 août 1924, à Langon, fusillé le 13 décembre 1943 au Lion-d'Angers, Maine-et-Loire. Il était le fils d'un ancien cantonnier de Langon.

Jean-Baptiste Rimbaud, né le 30 octobre 1918 à Guémené-Penfao (Loire-Atlantique). Travaillait chez monsieur Pierre Baudu, marchand de bestiaux près de Beslé et faisait de la résistance avec lui. Dénoncés tous les deux par un milicien du pays, un certain Morel, ils ont été déportés en Allemagne. Jean-Baptiste Rimbaud y est mort fin février 1945 à Wilhemshafen. Pierre Baudu est revenu, très amoindri.

## FRANÇOIS COUASNAULT À LANGON

François Couasnault, qui est maintenant meunier au moulin de Hadé, à La Chapelle-Bouëxic, habitait pendant la guerre à Langon où son père exploitait un moulin pas loin de Port-de-Roche. Il raconte :

« Le 3 août, je me rappelle, quand les Américains sont arrivés... c'était un jeudi. Moi, j'étais avec des camarades sur le bord de la route... On a vu les premiers chars... On s'est lancés sur eux pour les applaudir et avoir du chocolat... Ils distribuaient du chewing-gum et du chocolat. On a été avec eux. Ils ont été là deux jours, le vendredi et le samedi et le dimanche matin, le 6 août, on croyait que c'étaient des Américains qui revenaient car ils nous avaient quittés le samedi, et malheureusement, c'étaient des Allemands. Et nous, on avait emprunté la machine à vapeur pour faire tourner le moulin le samedi soir à 10 heures, le soir. On avait fait six quintaux de farine... On n'avait pas eu le temps d'en faire plus. On avait arrêté le moulin parce qu'on n'avait la machine que pour deux jours. On devait la rendre le lundi pour qu'elle aille faire des battages.

Le dimanche matin à 5 heures, on allait à la messe avec le père pour pouvoir mettre la machine en route en revenant. Et le père Moquet, qui habitait Port-de-Roche, nous a arrêtés sur la route : " Les enfants, n'allez pas plus loin, les Allemands sont là. "

Et bien mon frère et moi, on a fait demi tour avec nos bicyclettes. On avait fait 2 kilomètres sur la route. Quand on est arrivés au moulin, les Allemands y étaient avant nous...

Ils voulaient de la farine. Ils étaient là avec un tombereau et un cheval pour emmener de la farine pour faire du pain immédiatement, tout de suite. Et mon père n'a même pas eu le temps de se changer pour mettre la farine en sac et la distribuer dans les fermes des alentours pour faire du pain pour les Allemands.

Les Allemands, le fusil à la bretelle, attendaient les sacs de farine...

Ils n'ont pas eu le temps de finir le pain. Ils ont distribué la farine, il était 9 heures du matin, le temps que les fermières boulangent et chauffent le four, il était midi, 13 heures peut-être et les premiers Américains sont revenus avec leur avion d'observation. Les Allemands ont pris peur et ils ont fait le nécessaire pour foutre le camp et ils ont même déversé toutes les cartouches, leurs obus, leurs fusils mitrailleurs dans le ruisseau à côté de chez nous pour qu'on ne les utilise pas.

Le lendemain matin on a récupéré les caisses et les boîtes de cartouches... quelqu'un est venu chercher ça. Il y avait des fusées... »